

# Des ARTILLEURS en FORÊT

## L'ÉCOLE d'APPLICATION de l'ARTILLERIE et du GÉNIE (1872-1939)

*Jean-Claude Polton*

**L**a présence de l'armée est bien visible en ville, du fait des bâtiments militaires qui y ont été implantés, son emprise sur la forêt est moins connue, même si « le polygone » est encore signalé sur la carte de l'I.G.N. (entre les parcelles 126 et 136), débarrassé de son complément « de tir » qui pourrait nous mettre sur la voie : c'est là qu'avaient lieu les tirs d'artillerie pour les « écoles à feu », entre 1875 à 1939. Afin d'éclairer les promenades guidées des Amis de la forêt de Fontainebleau, à la recherche des vestiges laissés par les artilleurs en forêt, nous avons eu envie d'en savoir un peu plus...

### L'installation de l'École à Fontainebleau

Après la défaite des armées françaises en 1870, face aux troupes prussiennes, les responsables civils et militaires du pays cherchent à comprendre les raisons d'un tel fiasco, en étudiant le système d'enseignement de la Prusse, qui apparaît bien supérieur à celui de la France de Napoléon III, depuis les écoles primaires, jusqu'aux écoles militaires. Une dizaine d'années avant la création des écoles normales de Jules Ferry, où seront formés « les hussards noirs de la République », l'armée française réorganise ses écoles militaires, notamment l'École d'application de l'artillerie et du génie. Il s'agit essentielle-

ment de former les officiers élèves issus de l'École polytechnique qui ont opté pour l'artillerie ou le génie : promus au grade de sous-lieutenant, ils suivent des cours théoriques, ainsi qu'une formation pratique sur le terrain.

Après que l'Alsace et la Moselle aient été incorporées au nouvel Empire allemand (traité de Francfort de 1871), l'École d'application de l'artillerie et du génie doit quitter Metz, afin de trouver une nouvelle implantation. Dans un premier temps, l'état-major hésite entre Versailles – où est implantée une caserne du génie, là où Denecourt a été concierge entre 1818 et 1832 –, Bourges – site de l'industrie de l'armement – et Fontainebleau, qui est aussi une ville de garnison. Cette dernière est finalement retenue, à cause de sa proximité de Paris, des nombreux bâtiments disponibles, mais aussi de sa forêt, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la recherche de beaux paysages sylvestres...

Le château est réquisitionné afin de loger le personnel de l'École. En novembre 1872, le général Fournier, qui commandait déjà l'École à Metz, prend possession de son logement, dans l'aile des ministres construite sous François I<sup>er</sup>. Il est issu de l'arme du génie, alors que son second, directeur des études – un colonel issu de l'artillerie – est logé au pavillon de Sully. De 1873 à 1878, le général Schneegans est un artilleur et le commandant en second un colonel du génie, et ainsi

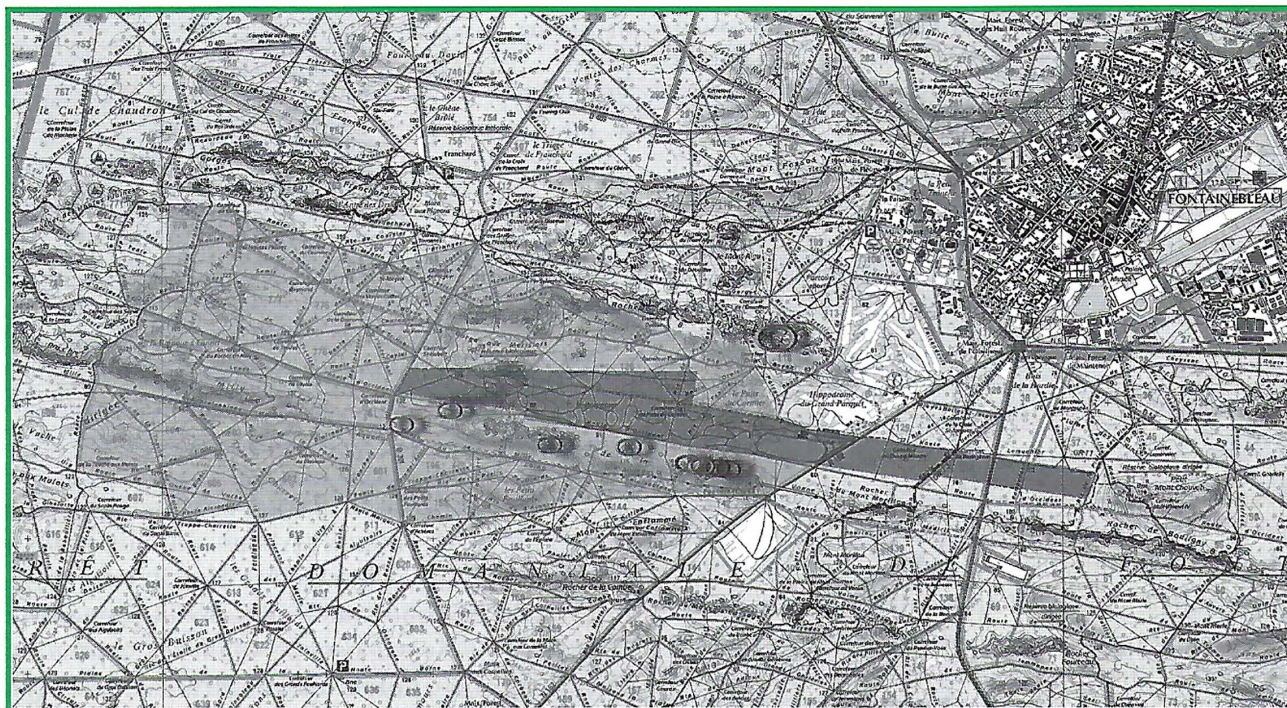
de suite... Les élèves officiers sont logés dans le bâtiment des Princes et les pavillons de la cour Henri-IV : en additionnant les polytechniciens – dont l'instruction dure deux années – aux officiers d'artillerie ou de la marine, ainsi que quelques stagiaires étrangers, 280 officiers élèves sont logés au château, en chambrées de 4 à 6, alors qu'une cinquantaine doit être hébergée en ville.

Les vastes bâtiments des Héronnières, construits par Gabriel (1698-1782) pour abriter les services de la vénerie, sont réaménagés et agrandis, pour abriter l'administration de l'École, les services de reprographie et les différents lieux nécessaires à l'instruction théorique (amphithéâtres, bibliothèques, salles de travail...). L'ancienne cour des Ébats, où les chiens de la vénerie se reposaient, et l'ancien parquet d'Avon ont été convertis en cours de manœuvres (marche au pas, cours d'intonation) et garnis de pièces d'ar-

tillerie de tous calibres (de campagne, de siège, de place...). Les exercices équestres ont lieu dans les manèges du Carrousel (Sénarmont, Songis et Drouot), ainsi que dans deux carrières construites à cet effet, à l'aplomb des manèges, au-delà de la route nationale. Le camp du Bréau est mis à contribution pour abriter les écuries les magasins à fourrage et le parc de l'artillerie. Le mess des officiers est implanté boulevard Magenta.

Deux batteries d'artillerie et une demi-compagnie du génie sont affectées au service de l'École, ainsi que 150 cavaliers de remonte chargés de soigner les 400 chevaux mis à la disposition des officiers élèves.

Comme le choix de Fontainebleau s'explique sans doute par sa vaste forêt, proche du château, on cherche un lieu propice pour aménager un ou plusieurs champs de tir, pour que les élèves officiers puissent y suivre les « écoles à feu » (pistolet, révolver, fusil, mortier et surtout canon).



CARTE DU POLYGONE DE TIR PENDANT LES ÉCOLES À FEU (Thierry Szubert).

**En sombre** : zones de tir (délimitées par des bornes). **En clair** : zone d'éviction (des vedettes placées sur ses limites en interdisent l'accès). **Les Cercles** : observatoires (réglage des tirs).

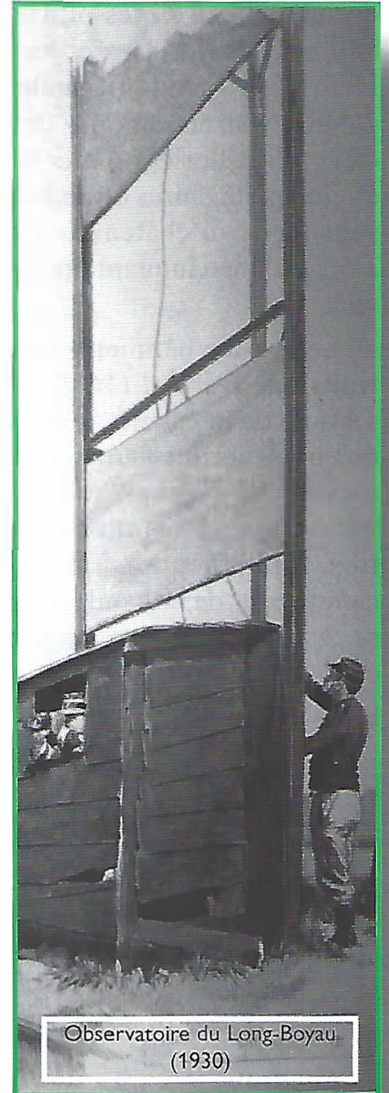
### L'implantation d'un polygone de tir

Dans un premier temps, la vallée de la Solle apparaît l'endroit idéal : l'armée peut y disposer d'espaces sans végétation, sur l'ancien terrain de manœuvres militaires dévolu aux champs de courses à partir de 1862. Les premières « écoles à feu » ont lieu en août 1873, devant une foule nombreuse et enthousiaste qui a pris place sur les rochers, alors que les tribunes sont occupées par l'état-major de l'École, ainsi que par les autorités civiles et militaires. Les exercices de tir consistent à atteindre un tonneau suspendu à une perche à 400 mètres de distance. Ils sont ponctués de morceaux de musique militaire, joués par la fanfare du 44<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Après ces exercices, couronnés de succès, les élèves officiers font une entrée triomphale dans une ville décorée de feuillages, entre une double haie d'officiers dont les fusils sont ornés de feuilles de chêne...

Ces exercices spectaculaires ne sont que des prémices pour l'état-major qui entend se lancer dans des exercices de tir à plus longue portée, car il s'agit bel et bien de mettre l'artillerie à l'heure de la revanche contre l'Allemagne. Le génie militaire projette de détruire la belle futaie de la plaine des Écouettes, afin d'y placer des canons pouvant tirer en direction du versant ouest de la vallée de la Solle : par dessus la route nationale 6, les obus auraient atteints les cibles placées à plus de trois kilomètres de là. Malgré les forts sentiments patriotiques qui l'animent, Denecourt ne se résigne pas à voir une futaie sacrifiée : après s'être élevé contre les exactions des bûcherons et des carriers, le voilà obligé de s'opposer aux militaires. Le vieux Sylvain – qui vient d'avoir quatre-vingt-cinq ans, rencontre le colonel Goulier – professeur à l'École d'application de l'artillerie, en compagnie d'autres membres du Comité de protection artistique de la forêt de Fontainebleau, créé deux ans plus tôt, afin de lutter contre des coupes de bois « abusives » dans les cantons appréciés des « amants de la nature ».

Leurs arguments ont-ils été efficaces ou des

nécessités techniques ont-elles pesé, pour aboutir à l'abandon de ce premier projet ? Quoi qu'il en soit, les autorités militaires mènent à bien, un second projet de polygone de tir, beaucoup plus ambitieux que le premier. En 1874, le ministère de la Guerre décide d'utiliser un large espace compris entre le Long-Boyau et le rocher de la Salamandre, où les artilleurs pourraient disposer d'un polygone de 6 kilomètres de long en pleine forêt, du mail Henri-IV à la gorge aux Merisiers.



Observatoire du Long-Boyau  
(1930)

Lorsque l'on apprend la mise en adjudication de 155 hectares, en vue de leur défrichement pour l'implantation du polygone de tir, l'émoi est grand parmi les membres du Comité de protection artistique de la forêt de Fontainebleau, car on coupera de beaux arbres de quarante à soixante-dix ans d'âge. Dans le contexte politique de l'époque, où l'idée de la Revanche contre l'Allemagne occupe bien des esprits, le conflit entre la l'amour de la Patrie et celui de la Forêt est vite réglé. Pour le Comité – pourtant qualifié « d'utile et patriotique association » par Jules Levallois –, il n'y a guère d'opposition contre les défrichements, pas plus que lors des

campagnes de tir qui s'avèrent parfois contraignantes pour les usagers de la forêt. Le polygone, inauguré en juillet 1875, s'étend sur 138 hectares, avec un développement de 5 500 mètres de long sur 250 mètres de large. Depuis le mail Henri-IV, il traverse les routes de Nemours et d'Orléans, touche à sa droite le Grand parquet et à sa gauche longe la route d'Occident, pour aboutir à la gorge aux Merisiers.

Désormais, le tir au canon rythme la vie des Bellifontains qui ont l'intention d'emprunter la route de Nemours en partant de l'Obélisque. Qu'est-ce qui a motivé une implantation qui paraîtrait aujourd'hui quelque peu saugrenue ?

### Les « écoles à feu »

À l'origine, les écoles à feu ont lieu pendant trois mois, à partir du mois de mai, tous les jours,



sauf le dimanche. Y prennent part, non seulement des officiers élèves de l'École d'application, mais aussi des officiers stagiaires issus de différents régiments d'artillerie. Pendant les tirs des mâts avec des oriflammes rouges sont dressées aux abords du polygone, sur les routes de Nemours et d'Orléans, ainsi que sur la route Ronde, afin d'y interdire la circulation. Des bornes construites en moellons de grès cimentés

seront ensuite apposées, afin de signaler les limites du champ de tir. Un fanion de même couleur est dressé à l'Obélisque. Une carte délimite les zones de tir, ainsi que le périmètre de sécurité, signalé par des planchettes, portant l'inscription « École à feu, défense de passer », qui sont placées aux carrefours d'où partent les chemins dont le parcours est dangereux. En outre, des soldats, les « vedettes », sont postés à l'entrée de ces chemins forestiers, afin d'empêcher les promeneurs d'y pénétrer. Avant chaque exercice, il est tiré deux coups d'alarme à trente minutes d'intervalle, le second précédant l'ouverture du feu.

Un champ de tir des batteries de siège est établi entre le Parquet et la route Ronde, les pièces (95 mm, 120 mm, 138 mm et 155 millimètres) étant installées ente le carrefour du Puits-du-Cormier et le carrefour Thouin : les cibles sont

installées sur un petit redan du versant de la gorge aux Merisiers, à 1 000 mètres de là. Des batteries de campagne sont également déployées dans le polygone : 80 millimètres et 90 mm, puis 75 mm, à partir de 1897, ce canon à tir rapide qui jouera un rôle décisif lors

de la victoire française de la Marne en 1914. Les tirs se font sur des panneaux de bois simulant des murs, un clocher, des lignes d'infanterie ou des batteries ennemies. Durant l'année 1892, 42 000 projectiles de tous calibres ont été tirés en forêt, avec la moitié d'obus de 90 millimètres (obus ordinaires, à balles ou à mitrilles).

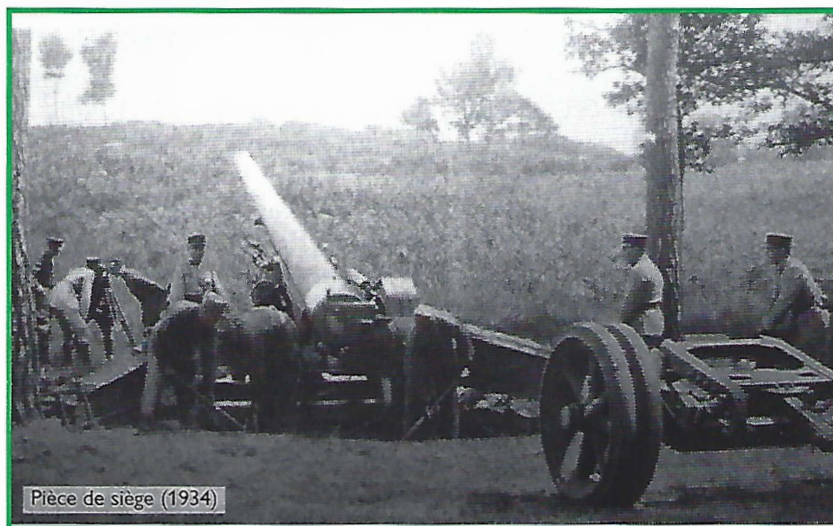
Ce dispositif est complété en 1903, par l'installation de deux pièces d'artillerie de côte (cali-

bre 240 mm) placées au sommet du petit Mont-Chauvet. Ces lourdes pièces sont installées en juin 1903 par les militaires du 16<sup>e</sup> bataillon d'artillerie, casernés à Rueil-Malmaison. Au moyen d'un chemin de fer à voie étroite, les lourdes pièces sont hissées par des chevaux, à une altitude de 90 à 130 mètres, sur une forte pente de près de 15 %. Ces canons, munis de freins puissants, sont montés sur des affûts élevés et orientés vers l'ouest, vers les cibles de la butte de Béringhem, à 4 000 mètres, dans la plaine du Puits-du-Cormier. Le capitaine de tir, juché sur une échelle gigogne, règle les tirs depuis la position à l'aide de signaux à planches articulées installées au sur les rochers du Long-Boyau et de la Salamandre. Les baraquements en bois qui abritaient les militaires seront remplacés ultérieurement par les bâtiments en maçonnerie, dont on voit encore les vestiges, reliés par le téléphone au pas de tir. En contrebas du flanc sud du Petit Mont-Chauvet, au bord de la route d'Occident, une poudrière servait à abriter les munitions pendant les campagnes de tir.

Pendant la Première Guerre mondiale, des obus chimiques sont expérimentés au polygone, au grand dam de l'Association des Amis de la forêt de Fontainebleau, dont les membres s'inquiètent pour les arbres. Après l'emploi de ces projectiles par l'armée allemande lors de la seconde bataille d'Ypres (Flandre belge), en avril 1915, la France, qui avait auparavant mené des recherches secrètes sur le sujet, cherche à utiliser à son tour l'arme chimique. Des chiens errants récupérés sont lâchés sur le polygone où ils succombent aux nuages toxiques déployés par les obus. Ils ne sont pas les seuls, puisque les pins sylvestres de la gorge aux Néfliers et de la plaine du Puits-du-Cormier dépérissent bientôt, alors que les feuillus, ainsi que les pins noirs d'Autriche et les épicéas résistent mieux. En 1917, on

doit abattre 2 000 pins sylvestres atteints. Si l'administration des Eaux et forêts comprend que l'intérêt supérieur de la patrie justifie de tels sacrifices, elle demande que l'on épargne dorénavant des arbres dont le développement est gage de la richesse de la France.

Dans les années trente, de nouvelles armes sont utilisées à Fontainebleau, afin de répondre au réarmement allemand. Les officiers élèves sont initiés au déploiement de blindés légers, capables de tracter et de ravitailler de petits canons et des mortiers. Des chenillettes « Renault » de plus de 2 tonnes s'emploient à



gravir des buttes artificielles, avec beaucoup de bruit et de fumée.

En 1945, l'École d'application de l'artillerie est recréée à Idar Oberstein (Rhénanie-Palatinat), dans la zone d'occupation française en Allemagne, puis revient à Châlons-sur-Marne – sa ville de création – en 1952, jusqu'en 1976, année où elle s'installe dans un quartier neuf à Draguignan. Pendant cette dernière période, que se passe-t-il à Fontainebleau sur ce qu'on continue à appeler « le polygone de tir ». Dans les années cinquante ou soixante, on y a vraisemblablement tiré des missiles balistiques, si l'on en croit la photographie publiée dans *la Voix de la Forêt* (1996/1). S'agit-il du SS.10, premier missile

antichar opérationnel français, entré en service en 1955 ? L'armement ayant évolué, les nouveaux engins devaient être testés, mais à part cette expérience – sans doute éphémère –, les essais et entraînements ont lieu dans des endroits plus reculés et moins peuplés que la forêt de Fontainebleau. Il reste cependant de nombreux vestiges des exercices de l'École d'application de l'artillerie que l'on peut découvrir au fil de promenades, en imaginant le son des canons qui se sont tus depuis soixante-dix ans. ■

### Bibliographie

Presse : collection de *l'Abeille de Fontainebleau* (Bibliothèque municipale de Fontaine-bleau). *L'Illustration* du 12 décembre 1903.

Jules Levallois, *Mémoire d'une forêt : Fontainebleau*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875.

Archives du Centre historique de l'armée de terre, Vincennes. Série X<sup>o</sup> (écoles militaires).

### Un grand merci à :

Jean-Louis Camisuli,  
Pierre Regnault et Thierry Szubert  
pour leur aide et l'accompagnement  
lors des sorties sur le terrain.



Chenillettes « Renault » (1934)